8°Y²
44766

83
3-4

Paul Gadenne

L'Inadvertance





Le Tout sur le Tout

L'INADVERTANCE

8° Y2
99724

ŒUVRES DE PAUL GADENNE

Siloé, 1941, Gallimard, 1947, Julliard, 1974, Le Seuil

Le Vent noir, 1947, Julliard, 1956, Gallimard

La Rue profonde, 1948, Gallimard,
1982, Le Tout sur le Tout
avec une préface de Bernard Dort

L'Avenue, 1949, Julliard, 1956, Gallimard

Baleine, in *Empédocle*, déc. 1949, Actes-Sud 1982

La Plage de Scheveningen, 1952, Gallimard
(Prix de la Fondation Del Duca)

L'Invitation chez les Stirl, 1955, Gallimard

Les Hauts Quartiers, 1973, Le Seuil

Paul Gadenne

L'Inadvertance

Nouvelles

Le Tout sur le Tout
11, rue Barrault
Paris 13e

DL-18-10-1982-32488

Ce livre est publié avec le concours
du Centre National des Lettres



© Yvonne Gadenne et Le Tout sur le Tout, 1982
ISBN 2-86522-007-9
Dépôt légal : octobre 1982

« *Quand j'avais onze ans, je vivais à Paris, je suis tombé du haut des fortifs. C'était juste avant qu'ils ne soient démolis. Je ne me suis jamais bien remis de cette chute.* » *Il y a probablement peu de lecteurs des* Hauts Quartiers *qui se soient arrêtés sur cet aveu de Didier, aussitôt interrompu. Il n'en dit guère plus, il « croit que quelqu'un, un camarade, l'a poussé ». Il y en a peut-être moins encore pour avoir remarqué que, beaucoup plus tard, quand, rongé par la maladie et bouleversé par le départ de Betty, Didier s'effondre, la même scène réapparaît : « il se revit, à trente ans de distance, dans le petit jardin des fortifs, couché entre les mottes de terre, guettant les battements de son cœur. » Cette double résurgence, ténue mais tenace, marque pourtant une cicatrice profonde, la trace d'un souvenir*

oppressant que Gadenne avait déjà tenté d'effacer en publiant Jeux de vilains, *que l'on lira ici : dès 1943, il entreprend d'y raconter complètement, « du point de vue de l'enfance », l'histoire d'une double amitié trahie, à un âge où, comme il le dit dans une note inédite, « on admire des types parfaitement veules, simplement à cause de quelques prouesses extérieures ».*

Il en va ainsi de ce que les écrivains dispersent çà et là : parmi les ébauches et les fragments, se trouvent parfois des textes parfaitement achevés qui, ayant atteint leur maturité, se sont détachés d'un livre en cours, et qu'ils ne pourront plus réintégrer, comme s'ils étaient devenus impossibles à contenir plus longtemps, comme s'ils ne tenaient plus en place. Jeux de vilains *est de cette sorte, ainsi que les trois autres textes que nous publions ici parce que ce sont des repères qu'il faut donner au lecteur de Gadenne, familier de son œuvre ou non, qu'il ne retrouvera nulle part ailleurs aussi clairs.*

Ainsi, Chronologie courte *nous donne une évocation précieuse de l'enfance dans le Nord, du paysage d'origine et du premier exode,*

celui de 1914 : l'enfant semble y faire contre mauvaise fortune bon cœur, mais il n'en pense pas moins : « on me chargea d'une boule de pain, et nous allâmes droit devant nous, à la recherche de la paix, sur une belle route innocente, pleine de soleil et de mort — moi, tout petit, animé par l'aventure, content de franchir la « barrière » sans espoir de retour ».

Jeux de vilains, *déjà évoqué, tente d'analyser et de dominer les désillusions de l'adolescent, les déceptions de l'amitié : comment les jeux, dans le Paris enchanté de la Petite Ceinture, des quais et des fortifs, mènent à la plus amère des leçons : « mon affection pour l'un comme mon admiration pour l'autre étaient pures : j'en avais reçu mon salaire. A présent, je savais la vie — et ce n'était pas celle que me décrivaient mes bons maîtres ».*

De façon plus élaborée, plus allusive, Les Touristes *renvoient à d'autres déchirements, ceux de l'occupation. On pourrait y voir comme un négatif de* La Plage de Scheveningen, *où Hersent, après avoir hanté les souvenirs de Guillaume et d'Irène, reprendrait vie, sous le nom de Ferrier, pour tenter de nouveau d'expliquer l'inexplicable, son engagement dans la*

collaboration. Encore une rupture, encore une trahison qu'obstinément Gadenne cherche à comprendre.

De la même manière, mais sur un mode apparemment ironique, M. Dumontel, le héros de L'Inadvertance, *vivra sans le vouloir une étrange cassure dans un quotidien totalement banal. Une promenade sur le mont Rond, dont il ne se méfie pas (« c'est pourquoi M. Dumontel continua à monter, il avait un nom fait pour ça, d'ailleurs »), lui ouvrira brutalement les portes d'un absolu qu'il ne soupçonnait pas.*

Si attentif que l'on soit au quotidien, aux hommes et aux choses, et Gadenne l'est passionnément, il y a toujours une faille quelque part, un défaut, une inadvertance. Tous l'éprouvent, Gadenne du moins peut l'écrire.

Ces textes sont réunis ici pour la première fois en volume. Ils avaient été publiés séparément dans les revues suivantes :

Chronologie courte, in *Nouvelle NRF*, janvier 1956
Jeux de vilains, in *Littérature* n° 1, Julliard, 1943
Les Touristes, in *Les Lettres Nouvelles*, juil.-août 1956
L'Inadvertance, in *Hommes et Mondes*, août 1956.

CHRONOLOGIE COURTE

J'allais sur mes trois, cinq, sept ans. Nous habitions une ville sur la frontière. A la fin de chaque semaine, nous nous rendions en visite chez ma grand-mère. La « vérandah » une sorte de serre, donnait sur la route nationale. Plantes grimpantes, plantes descendantes, bégonias partout. J'étais frappé par cette abondance de pétales roses, délicats, lustrés, qui ressemblaient à des coquillages. Je me rappelle l'odeur de la pièce, odeur de réséda, odeur de café, odeur d'ennui.

Il y avait le jardin. Aucun jardin au monde ne me sera jamais plus réel. J'y poursuivais le chien de mon grand-père, une espèce d'épagneul taché de roux, aux dents longues et luisantes. Un jour, il changea d'humeur, me fit au genou une profonde morsure. J'étais fier. Ce fut ma première cicatrice.

Le dimanche, parfois, on allait à vêpres, dans une grande église toute en briques. De rose, la brique devient noire avec le temps, et les prières, les chants, les voix, tout était noir. Nous goûtions, en rentrant, avec un grand bol de cornichons et du café. Petites rues, gros pavés. Passage à niveau, trains de marchandises, beaucoup de fumée et de suie. Et quelles attentes ! La terre était plate, à perte de vue, écrasée de patience.

Le cimetière aussi était un but de promenade dominicale. Nous traversions d'abord la Lys, sur un pont à bascule dont la charpente se voyait de loin. Puis nous marchions, nous marchions ; toute la vie, en tous lieux, nous avons beaucoup marché, ajouté les kilomètres aux kilomètres. Mais là, nous marchions très fort, très longtemps ; et je trébuchais sur les pavés, ou m'engluais dans la glaise des chemins. Le vent battait furieusement ces espaces nus ; il n'y avait d'arbres qu'autour des tombes : deux ou trois peupliers qui s'annonçaient à distance. Les dévotions achevées, nous n'avions plus qu'un pas à faire pour franchir la frontière, et nous revenions les poches pleines de paquets de chocolat à la crème et